

PLACES DIVERSES!



La Famille Chrétienne



VOL. 5—No 6.

.....  
❁ NOVEMBRE 1901 ❁  
.....

- V. 1 TOUSSAINT. (d'oblig.) 1 cl. *Kyr.* royal II Vêp. des Morts,  
S. 2 COMMÉMORATION DES MORTS. absoute. [ant. *dblées*.  
D. 3 XXIII ap. Pent. I Vêp. du suiv., m. dim. oct. et m. des  
L. 4 S. Charles Borromée, évêque et conf. [SS. MM.  
M. 5 }  
M. 6 } De l'octave.  
J. 7 }  
V. 8 Octave de la Toussaint.  
S. 9 Dédicace de la Basilique du Sauveur, *dbl. maj.*  
D. 10 XXIV ap. Pent. et V ap. l'Epiph. S. André Avellin, conf.  
*Kyr.* *dbla.* Vêp. à cap. suiv. m. pré., dim., S. Menne, m.  
L. 11 S. Martin de Tours, év., conf.  
M. 12 S. Martin I, pape et martyr.  
M. 13 S. Didace confesseur.  
J. 14 S. Josaphat, évêque et martyr.

- V. 15 Ste Gertrude, vierge.  
 S. 16 S. Stanislas de Kostka, confesseur. (13).  
 D. 17 XXV ap. Pent. et VI ap. l'Eph. *Kyr.* de ce dim: I Vêp. suiv., m. dim. et de S. Grégoire Thaumaturge (II Vêp.)  
 L. 18 Dédicace des Basiliques de S. Pierre et de S. Paul, *dbl. maj.*  
 M. 19 Ste Elisabeth de Hongrie, veuve.  
 M. 20 S. Félix de Valois, confesseur.  
 J. 21 Présentation de la Ste Vierge, *dbl. maj.*  
 V. 22 Ste Cécile, vierge et martyre.  
 J. 23 S. Clément, I pape et martyr.  
 D. 24 XXVI ap. Pent. (Dernier ap. Pent.) S. Jean de la Croix, conf. *Kyr.* *dbls. Vêp.* à cap. suiv. m. préc. et du dim.  
 L. 25 Ste Catherine, vge. et mart.  
 M. 26 S. Sylvestre, abbé.  
 M. 27 S. Léonard de Port-Maurice, confesseur (26).  
 J. 28 Du S. Sacrement.  
 V. 29 De la Vigile de S. André.  
 S. 30 S. André, ap., 2 cl.



*Salut à Marie, merveille de beauté.*

JE vous salue, ô Perle très précieuse, ô pierrerie, ô pierrerie d'une beauté unique, ô Marie, la première après votre Fils. Vous êtes toute belle, ô Vierges des vierges; vous êtes toute belle, et il n'y a pas de tache en vous. Jamais rien de souillé n'adhéra à votre âme, et jamais il ne lui manqua rien de ce qui fait la beauté des âmes. Vous l'emportez à un degré incomparable sur les Patriarches par votre foi, sur les Prophètes par votre science, sur les Apôtres par le zèle des âmes, sur les Confesseurs par votre humilité, sur les Vierges par votre innocence. Ornée d'une manière ineffable de toutes les grâces, de tous les dons et de toutes les vertus, vous ravissez d'admiration tous les

habitants du palais de Dieu. Vous êtes un soleil brillant, qui ne perd jamais rien de son éclat, soleil qui de la terre envoie ses rayons dans les cieux, et qui des cieux illumine la terre, soleil qui dissipe les nuages du péché. Et moi, ô ma Souveraine chérie, quand je considère la splendeur de votre sainteté, je rougis à la vue des ténèbres hideuses dont le péché a rempli mon âme. Mais voici que je me prosterne humblement à vos pieds ; je reconnais toute l'étendue de mes iniquités. Oh ! ne me méprisez, ne me dédaignez pas, vous qui êtes ma douce espérance. Puisque vous voyez en moi toutes les misères du plus vil pécheur, que votre grande, que votre immense miséricorde me relève, ô très aimante et très compatissante Vierge Marie.



## DECISION IMPORTANTE.

A la demande du Supérieur Général des Frères de Saint-Vincent de Paul, la Congrégation des Indulgences vient de décider que le pénitent récitant une prière indulgenciée ou accomplissant un acte de piété enrichi d'indulgences peut satisfaire en même temps à la pénitence sacramentelle et gagner les indulgences. Ce décret intéressant également les confesseurs et les fidèles nous sommes heureux de le publier en entier.

### DÉCRET

A LA DEMANDE DE LA CONGRÉGATION DES FRÈRES  
DE SAINT-VINCENT DE PAUL.

*Au sujet des prières et pieuses pratiques enrichies  
d'indulgences que l'on impose comme pénitence  
sacramentelle.*

Le Supérieur général des Frères de Saint-Vincent de Paul expose humblement à cette Sacrée Congrégation proposée aux indulgences et aux saintes reliques que souvent les confes-

seurs, pour mieux pourvoir au bien spirituel des pénitents, imposent, dans la confession sacramentelle, des prières ou de pieuses pratiques enrichies d'indulgences et pensent qu'ainsi, par un seul et même acte, les pénitents ont l'avantage de satisfaire à la pénitence sacramentelle et de gagner les indulgences attachées aux prières ou pratiques pieuses. Mais il s'est élevé une grande divergence de sentiments à l'égard de cette opinion et de cette pratique. Plusieurs, en effet, s'appuyant sur le décret de cette Sacrée Congrégation, en date du 29 mai 1841, qui établit que l'on ne peut pas satisfaire aux prières prescrites par le Souverain Pontife pour gagner une indulgence par des prières déjà obligatoires par exemple les heures canoniales, prétendent qu'ainsi tout fondement a été absolument enlevé à l'opinion et à la pratique susdites. Au contraire, d'autres disent que le décret cité n'a aucun rapport à cette question ; car il s'agit ici, non de telle ou telle condition imposée pour gagner une indulgence, mais de prières ou de pratiques pieuses qui, par l'autorité du Souverain Pontife, comportent déjà le gain d'indulgences et peuvent être choisie comme pénitence sacramentelle à moins que celui qui a concédé cette faveur déclare que telle n'a pas été sa pensée.

En conséquence, pour enlever toute hésitation, le dit supérieur général propose la solution du doute suivant :

Le pénitent peut-il, en s'acquittant d'une prière ou d'une pratique pieuse enrichie d'indulgences, satisfaire à sa pénitence et en même temps gagner les indulgences ?

Et les Eminentissimes cardinaux, dans la congrégation générale tenue au Vatican le 11 juin 1901, ont répondu :

Affirmativement, après rapport à Sa Sainteté.

Et Sa Sainteté, sur la relation du cardinal préfet sousigné, dans l'audience qu'elle lui a accordée le 14 juin 1901, a bien voulu confirmer cette décision.

Donné à Rome, au secrétariat de la même Sacrée Congrégation, le 14 juin 1901.

S. card. CRETONI, *préfet*.

L. † S.

† FRANÇOIS SOGARO,  
*Archevêque d'Amida, secrétaire.*



---

**Nouvelle prière indulgencée.**


---

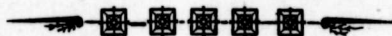
La pratique des trois *Ave Maria* qui remonte sans doute à Ste Mechtilde et que St Léonard de Port-Maurice et saint Alphonse de Liguori ont propagée, a été enrichie d'indulgences. Le Souverain Pontife accorde " 200 jours d'indulgences à tous et à chacun des fidèles de l'un et l'autre sexe du monde entier qui, au moins avec un cœur contrit, diront cette prière jaculatoire, en quelque langue que ce soit, pourvu que la version soit fidèle: "*Marie ma bonne Mère, préservez-moi aujourd'hui du péché mortel,*" et réciteront *trois fois la salutation angélique*, le matin et le soir, quelque jour que ce puisse être.

Cette indulgence est applicable aux âmes du Purgatoire.



## LES FAMILLES CHRÉTIENNES en FRANCE

(De la Famille Chrétienne de Lille.)



**G**RACE à Dieu, il y a encore dans notre chère France des coins privilégiés, où se conservent à merveille les bonnes et saines traditions de la famille chrétienne. Ces contrées sont les solides boulevards de la foi en nos temps si malheureux, et elles offriront de précieuses réserves pour un avenir meilleur. Ajoutons aussitôt que ces pays fournissent les foyers les plus nombreux, les races les plus vaillantes, les individualités les plus énergiques, ce qui empêche le double fléau de la dépopulation et de l'immoralité d'abaisser et de ruiner notre patrie.

Sans vouloir donner un ordre précis ni une nomenclature complète, il semble bien que les départements de la Bretagne devraient ici figurer au premier rang; puis viendraient peut-être les montagnes du Doubs, de l'Ardèche, de la Lozère, de l'Auvergne et de la Savoie. Il est remarquable que ce sont les parties les moins favorisées par la nature, qui présentent d'ordinaire le plus de ressources au point de vue religieux et social. Cependant on pourrait difficilement tirer de ce fait une conclusion générale. Pour ne citer qu'un exemple, la riche Alsace est restée jusqu'à nos jours une des provinces les plus peuplées et les plus chrétiennes. Hélas! cela nous fait regretter davantage sa perte qui, — il faut l'espérer, — ne sera pas irrévocable.

Il y a quelques semaines, nous prêchions un jubilé dans une paroisse des hauts plateaux du Doubs. C'était près de Maiche, le séjour préféré de l'illustre Montalembert, qui a célébré quelque part ce pays des roches abruptes et des grands sapins. La paroisse est assez considérable, puisqu'elle comprend trois communes, d'où vient son nom de *Tréwillers*. Nous n'avions jamais vu, ailleurs, pareil empressement aux saints exercices. Matin et soir, l'église ornée et peinte richement, comme c'est le cas très fréquent dans la contrée, se remplissait d'hommes et de femmes. Ceux-là étaient souvent les plus nombreux. On eût dit une fête continuelle pendant huit jours. Tous venaient en habits de dimanche. C'était plaisir de voir l'ordre des assemblées et des processions, l'entrain des chants et des prières, la ferveur des confessions et des communions.

Mais ce n'est pas là seulement, ainsi qu'on pourrait l'imaginer, un effet d'enthousiasme occasionnel et passager. Nous avons déjà constaté le même mouvement de piété en telle autre occasion ou telle autre paroisse de ces régions. D'ailleurs il est reconnu que tout le plateau est resté foncièrement chrétien. On cite, comme l'un des plus beaux spectacles qu'on puisse admirer, la sortie de la grand'messe, un jour de dimanche ou de fête, au canton ou doyenné de Maiche. C'est un flot de peuple qui déborde de la vaste église et qui couvre la pla-

ce voisine. Tous professent hautement et simplement leur foi. Il va sans dire que le travail des jours fériés est chose à peu près inconnue. Seuls les étrangers et les fonctionnaires s'oublent parfois dans ce sens. Et encore doit-on reconnaître que la plupart des préposés aux douanes de la frontière voisine suivent les bons exemples qu'ils reçoivent. Que ne sont-ils plus libres ! ils feraient mieux encore !

Pourquoi et comment cette population des montagnes résiste-t-elle si bien à l'entraînement trop commun vers l'indifférence et l'impiété ? On doit sans doute mettre en ligne de compte l'éloignement des grandes villes, la rareté relative des communications avec la plaine... Nous n'oublierons pas de mentionner le dévouement d'un clergé intelligent et actif, qui ne néglige rien pour conserver son heureuse influence. Aussi bien le prêtre est-il unanimement respecté et salué. On voit en lui l'ami et le père de tous... Il faudrait enfin prendre en considération les qualités énergiques de la race montagnarde et comtoise, deux épithètes qui s'allient bien pour faire un caractère complet. Mais, après tout, ces qualités d'où viennent-elles et où prennent-elles cette forte trempe qui les distingue ? Nous croyons que la vraie réponse est celle-ci : l'esprit de la famille chrétienne, merveilleusement conservé et cultivé, donne seul la raison principale de cet état de choses.

Oui, la famille, telle que DIEU l'a faite, existe encore dans les montagnes du Doubs. Le foyer y est un sanctuaire où l'on donne au CHRIST la place qui lui revient : la première. C'est Lui, le Seigneur et le Maître, dont on reconnaît la souveraineté suprême, dont on invoque le puissant secours, dans toutes les circonstances de la vie. Chaque maison a une chambre commune, plus ou moins vaste, où l'on voit appendues aux murailles les images de JÉSUS, de Marie, de Joseph et des autres saints patrons. C'est là que les parents et les enfants, avec les domestiques, s'il y en a, s'agenouillent tous les soirs pour réciter la prière en commun. Elle est dite par le patriarche aux cheveux blancs, ou par quelque jeune fille plus pieuse à qui l'on réserve cet honneur.

On nous a rapporté aussi que, pendant les longues et froides soirées d'hiver, les voisins s'assemblent en tel endroit pour la veillée autour d'un grand poêle où pétillent les bûches de hêtre. Ces réunions sont d'ordinaire très gaies, très actives très animées. Mais, avant tout travail et tout entretien, on fait la prière à haute voix. Quand elle est finie, les assistants demeurent quelque temps à genoux dans un profond silence. C'est le moment où chacun recommande à DIEU ses intentions particulières, peut-être les absents, les défunts!... Si quelqu'un survient pendant cet intervalle, personne ne tourne la tête, ne se dérange pour le recevoir, mais tout en entrant, le retardataire se découvre et s'agenouille religieusement, comme on ferait dans un oratoire ou une chapelle. On pense bien qu'après un pareil début, la veillée ne dégénérera pas en licence, comme c'est le cas trop fréquent en d'autres contrées moins chrétiennes.

DIEU est le maître dans les familles de ces montagnes. C'est pourquoi on y compte de très nombreux enfants. Ils sont dix, quinze et plus encore. Nous avons vu, un jour de première Communion, une mère tout heureuse qui avait trois des siens à la fête : deux jumelles et un fils, celui-ci plus âgé d'un an. On nous a cité une autre famille de la région qui compte déjà vingt enfants, tous bien portants ; la mère reste robuste et vaillante, sous la protection de la bonne Providence à qui elle s'est uniquement confiée. Hâtons-nous de dire que DIEU ne se laisse pas vaincre en générosité. On pourrait croire que dans ces foyers si nombreux, sous un climat si rude où l'hiver dure six mois, règnent la pauvreté et le malaise. Eh bien, non ! Il y a, sans doute, des misères comme partout ; mais nous pouvons affirmer que nous n'avons jamais rencontré, dans notre carrière de missionnaire, d'ailleurs assez étendue, une somme aussi considérable de bien-être réel. Certains vices n'ont pas fait là de victimes.

Les enfants sont élevés, dès le bas âge, dans l'amour du travail : c'est donc une fortune qui grandit tous les jours. Ils vivent sobrement : c'est, avec l'atmosphère religieuse et l'air pur

des montagnes, la source féconde de leur santé et de leur activité. Les parents étant les représentants de DIEU, on leur obéit sans effort, sans éclat. D'autre part, l'autorité s'exerce avec beaucoup de douceur et de bonté. De là une étroite union des cœurs, un attachement extraordinaire au foyer natal, à la maison de famille, et, par-dessus tout, au clocher du village, qui est le vrai centre des âmes. A la bonne saison, le monde est en activité dès l'aurore. On entend, à la première heure, le gracieux carillon des clochettes ou des grosses sonnaillles; ce sont les divers troupeaux qui vont au pâturage, sonnaillers et sonnaillères en tête, parfois sous la conduite d'un enfant de dix ou douze ans. En même temps, les plus forts des garçons se rendent aux champs ou à la forêt avec leur père, tandis que les filles restent plus souvent au logis, sous les yeux de la mère, pour s'occuper des soins du ménage ou de quelques travaux d'horlogerie.

Comme bien on pense, ce pays fournit à la patrie de nombreux et excellents soldats, mais la part de DIEU n'y est non plus oubliée. Il n'y a presque point de paroisse qui n'ait donné à l'église bon nombre de prêtres, de religieux et de religieuses. Ces enfants de la montagne ont entendu un jour la voix d'En-Haut qui les appelait, et malgré leur affection pour leurs bien-aimées familles, pour leur cher village, ils sont partis généreusement par amour pour JÉSUS-CHRIST. Au jour de la séparation, les parents ont versé d'abondantes larmes, mais ils ont dit, en embrassant pour la dernière fois leur fils ou leur fille: " Va, mon enfant, puisque DIEU t'appelle: il est le Maître!..." C'est là l'histoire exacte de plusieurs vaillants missionnaires que nous connaissons, et de nombreuses petites Sœurs dont le dévouement s'exerce sous toutes les formes de la charité chrétienne. Leurs mères les pleurent encore, mais déjà plus d'une de leurs compagnes ou de leurs sœurs cadettes s'apprentent à les suivre, sachant bien que ces larmes se changeront en bénédictions.

Voilà, dessiné à grands traits, le tableau d'un coin de France où l'esprit de famille s'est conservé. On avouera que



le cas, devenu trop rare, était digne d'attention. Il nous semble que nous n'avons pas exagéré les couleurs, puisqu'il s'agissait de reproduire un effet d'ensemble. Qu'on ne nous demande pas de préciser les ombres de détail, car c'est plutôt la lumière que nous cherchons. Or, elle paraît ici manifeste et éclatante : la famille chrétienne est le grand moyen de salut, il faut donc s'efforcer d'y revenir partout. Tel est le but de l'Association universelle de la Sainte-Famille, que ce Bulletin s'efforce de propager. On aura deviné qu'elle existe dans les montagnes du Doubs. Dès avant 1860, le fameux P. Ducreux, qui repose sous les sapins dans le cimetière de Matche, l'avait établie avec succès. Après plusieurs autres missionnaires, l'humble auteur de ces lignes a essayé de la cultiver à son tour, persuadé qu'elle est "l'œuvre par excellence" pour maintenir la paix et la prospérité.

Joseph ZELLE, S. J.

❀❀ Un ACTE de FOI. ❀❀

**J**AMAIS je ne l'oublierai, racontait le P. Caussette, un trait de foi italienne que j'ai lu récemment. C'était dans cette ville de Naples, célèbre par ses relâchements et aussi par sa piété. Une caravane de pèlerins, venant du Vésuve et de Pompéi, descend dans une hôtellerie et demande à se laver les mains avant de prendre son repas. La maîtresse d'hôtel s'empresse de passer de l'eau. Mais, arrivée à l'un des voyageurs, elle s'aperçoit qu'il est prêtre, et, lui arrachant le linge où tous les autres convives s'étaient essuyés : "Laissez, Monsieur, dit-elle, il ne convient pas que des doigts qui ont porté aujourd'hui le corps de JÉSUS-CHRIST touchent à ce grossier tissu ;" et elle va chercher dans son armoire une mousseline rehaussée de broderies pour garder l'empreinte de cette main qu'un sang adorable avait consacrée. Il en viendra d'Occident et d'Orient qui prendront les premières places du royaume ; et c'est justice, car, dites-moi si la délicatesse sublime de cette femme du peuple ne fait aucun reproche à la foi de beaucoup de chrétiens instruits.



☞) Ceux qui pleurent.....  
 et ceux qui travaillent. (☞

**A**u diable les confrères de la Larme-à-l'œil!...  
 Je viens d'en rencontrer un, assommant comme il n'est pas permis d'être assommant.

Tenez, c'était juste à l'angle de la rue des Saints-Pères et du boulevard Saint-Germain. Nous sommes tombés à pic l'un sur l'autre, au risque de crever nos parapluies. Lui m'a reconnu de suite. Moi, j'allais passer rapidement, avec l'air d'un homme qui court au feu et qui ne voit ni n'entend rien!... Trop tard! j'étais pincé.

Il m'a pris par le second bouton de ma jaquette, entre le pouce et l'index,...comme ça,... et pendant *dix-huit minutes*, oui, *dix-huit minutes*, Monsieur, pas une de moins, il y est allé de sa petite larme et de son petit boniment, me regardant dans le blanc des yeux pour voir si je l'écoutais bien, et donnant une petite secousse à mon bouton de jaquette afin de me rappeler à l'ordre chaque fois que mes yeux, involontairement, se tournaient vers un omnibus libérateur.

Ce que j'ai souffert!... Oh! le monstre!...

Et, pendant ce temps, la pluie *délugeait*, ruisselant sur et sous mon parapluie et nous inondant copieusement; car mon indigène avait jugé à propos de fermer son propre parapluie, prétextant qu'un seul suffirait largement pour nous deux mais, en réalité, afin de m'avoir là, tout près de lui, mon bouton de jaquette à portée de sa main.

\* \* \*

"Ah! mon pœvre ami, mon pœvre ami! s'est-il écrié avec un trémolo parfaitement réussi, nous sommes bien malades, bien malades!..."

— Pardon, fis-je poliment, mais je ne suis pas ma...

— Si, si, mon pauvre ami, nous sommes malades, très malades !... Si vous saviez comme nous sommes malades !... Non, vous ne pouvez pas savoir comme nous sommes malades !... Vous ne saurez jamais comme nous sommes malades !..

— Eh bien ! alors, si je ne le saurai jamais, c'est que ça n'ira déjà pas si mal que ça !... ”

Il eut un sourire, oh ! mais un sourire étrange, dans lequel il y avait du navrement, de la compassion pour mon inconscience et une sorte d'hésitation à détruire mes illusions ; un de ces sourires indéfinissables, comme on en a lorsqu'on est chargé d'apprendre à quelqu'un que sa femme et ses enfants, qu'il croit en bonne santé, viennent d'être écrasés par une voiture.

Puis il reprit :

“ Oui, nous sommes bien malades ! C'en est fini de la France et de l'Eglise !

— Rien que ça ? ” fis-je en simulant un sursaut d'horreur. Mon bouton faillit sauter ici... Je devins immobile.

Il continua :

“ Il n'y a plus de catholiques en France...

— Et nous donc ?...

— Il n'y a plus de catholiques en France, répéta-t-il en grossissant la voix avec l'air d'un magister qui trouve que ce n'est pas le moment de plaisanter ; et la preuve qu'il n'y en a plus, c'est que... citez-m'en ! ”

A ce coup droit, je fus interloqué et ne pensai plus même à riposter.

Il prit mon silence pour un acquiescement et poursuivit d'un ton plus indulgent :

“ Les francs-maçons ont ourdi soigneusement leurs trames ; il ne nous reste plus aucun moyen de nous échapper. Au sommet, ce sont des sectaires qui gouvernent le pays ; en bas, c'est une jeunesse laïcisée à outrance, une jeunesse athée

et pornographique qui élit les gouvernants. Et que voulez-vous faire là-contre ? ”

Je ne répondis rien.

“ Que voulez-vous faire ?... répéta-t-il une seconde fois, en secouant mon bouton avec une violence effrayante.

— Mais rien, rien !... fis-je en portant brusquement la main à ma propriété menacée : vous allez arracher ma jaquette !... ”

Il me lâcha. Je saluai, j'allais m'esquiver...

\* \* \*

Il me ressaisit par mon troisième bouton.

“ Vous l'avez dit, il n'y a rien à faire. Tout ce que nous pouvons faire encore, nous autres catholiques....

— Mais il n'y a plus de catholiques !

— ....C'est de nous envelopper dans la dignité de nos mœurs et dans l'intégrité de notre vie, et d'attendre avec joie que DIEU nous rappelle à Lui. ”

Il eut un gros soupir qui semblait indiquer que la joie n'était pas aussi sincère qu'il voulait bien le dire, puis reprit mélancoliquement :

“ Et qui sait !... les fleurs croissent bien sur les tombes ! Peut-être, lorsque la Révolution aura tout détruit, qu'une réaction s'opérera et que la France refleurira encore.

— Oui, lorsqu'il n'y aura plus rien ! dis-je avec conviction.

— Précisément : il est plus facile de construire sur un terrain neuf que dans les décombres.

— Surtout lorsqu'il ne reste plus de matériaux ! ”

Il soupira.

J'en fis autant.

Il me tenait toujours.

\* \* \*

“ Ah ! nous sommes bien malades !.. Non, vous ne pouvez pas savoir comme nous sommes malades !... etc. ”

Je fis un effort désespéré :

“ Pardon, laissez-moi partir, je suis en retard. Il faudrait qu'à 4 heures je sois à Montmartre pour une conférence.....

— Une conférence ?

— Oui, pendant que vous pleurez, nous travaillons. La jeunesse est corrompue, dites-vous : instruisons-la par les patronages, les conférences, les cercles, etc., etc. Nos gouvernements sont francs-maçons : préparons-nous à les flanquer à la porte en faisant de bons électeurs par l'action jointe à la prière, par les réunions publiques où l'on prend contact ensemble, par les.....

— Et qu'est-ce que ça fera ? Non, croyez-moi, il n'y a rien à faire, nous sommes trop mala..... ”

\* \* \*

Un omnibus passait.

Dans la suprême tentative que je fis pour le rejoindre, mon parapluie s'inclina ; la pluie, glissant le long des baleines, entra dans le cou de mon antagoniste.

La sensation subite du froid lui fit ouvrir les mains. Je bondis, et deux secondes après, confortablement assis sur les banquettes d'intérieur, je regardai par le vasistas et aperçus dans le lointain le confrère de la Larme-à-l'œil qui s'épongeait le cou d'un air ahuri.

André BESSON.

\*\*\*\*\*

 Une fête de famille chrétienne. 

J'APPROUVERAIS que la coutume s'introduisit de faire une fête de l'anniversaire du mariage, afin que mari et femme, confessés, recommandassent à DIEU ce jour-là, avec plus de ferveur, le bonheur de leur ménage, renouvelant le propos de se sanctifier, et reprenant haleine en Notre-Seigneur pour porter les charges de leur vocation.

(S. François de Sales.)







# En CHEMIN vers

## La PATRIE.



### PREMIER ENTRETIEN.

#### SUR L'HOMME.



L y a quelques années, je n'étais pas sur cette terre : où étais-je ? je n'existais pas... Qui suis-je, d'où est-ce que je viens, où est-ce que je vas ?

1o Qui suis-je, qui est-ce que l'homme ? me le suis-je quelquefois demandé ? Y ai-je quelquefois réfléchi, au moins d'une manière sérieuse ? Peut-être jamais ! J'ai pensé à tout ; j'ai réfléchi sur tout ; j'ai voulu connaître tout, et je me suis oublié moi-même !

Que de créatures animées m'entourent, sur la terre, dans les mers et dans les airs ! Ces créatures, si variées quant à la forme, ont leur instinct, souvent admirable, mais elle me sont inférieures et ont été évidemment créées pour moi : naturellement elles me respectent, m'aiment ou me craignent, se prêtent à mon service et à mes besoins, me reconnaissent pour leur maître et leur roi !... Aussi, tandis qu'elles ont les yeux stupidement fixés vers la terre, qui est leur unique fin, seul dans la nature, je marche droit ; j'élève mon front et mes regards vers le Ciel ; mon attitude est celle du commandement !

Seul dans la nature, je pense, je réfléchis, je compare, je juge ; je m'élève par la pensée jusqu'au Ciel ; je contemple les astres ; j'en calcule le nombre, j'apprécie leur distance et leur étendue ; j'en prévois les mouvements : par la pensée, je parcours les diverses régions de la terre et j'y contemple les merveilles si variées de la nature. A l'aide de ma mémoire, je

me reporte au milieu des siècles passés, j'en considère les événements ; je les apprécie et les juge ; à l'aide de ma pensée, je pénètre jusque dans l'avenir et prévois les événements futurs !

Mais est-ce mon corps terrestre, charnel, qui pense, réfléchit, compare, juge ? Est-ce lui qui s'élève jusqu'aux astres pour en apprécier la grandeur, l'étendue, et en prévoir les mouvements ? Est-ce lui qui, sans déplacement, parcourt les diverses régions de la terre pour en contempler les merveilles ? Qui se reporte au milieu des siècles passés pour en considérer les événements ? Est-ce lui qui pénètre jusque dans l'avenir ? Oh ! non : la raison me dit que la matière ne peut ni penser, ni réfléchir, ni comparer, ni juger, ni parcourir sans déplacement les pays lointains, ni se reporter sur les siècles passés, ni pénétrer dans les siècles à venir. Une substance spirituelle, simple dans son essence, image vivante de Dieu, c'est-à-dire *une âme*, est seule capable de ces nobles facultés.

Il y a donc en moi autre chose que ce corps visible et grossier ; il y a une âme spirituelle, image de Dieu, incorruptible et conséquemment immortelle. Je suis donc une créature composée d'un corps matériel, périssable, et d'une âme spirituelle et immortelle.

Ai-je quelquefois songé à cette âme ? Me suis-je occupé de ses besoins, de son bonheur présent et futur ? Hélas, presque jamais ! Je me suis exclusivement occupé de ce corps terrestre, périssable, qui tantôt va tomber en ruines et devenir la pâture des vers ! Quel aveuglement et quelle folie !.....

2o Je suis une créature composée d'un corps terrestre, périssable, et d'une âme spirituelle, simple dans son essence et immortelle : mais d'où est-ce que je viens ?

Me suis-je créé moi-même ? Avant d'agir, il faut exister ; je n'existais point ; je n'ai donc pu agir, je n'ai conséquemment pu me donner l'existence.

Celle qui m'a donné le jour m'a-t-elle aussi donné l'existence ? Elle ne connaît ni le nombre, ni la forme, ni les rapports merveilleux des organes qui composent mon corps ; elle

ne sait ni quand ni comment l'âme qui l'anime s'y est unie dans son sein.

J'élève mes regards vers ce Ciel visible, et je l'interroge : Beau Ciel, dont l'éclat m'éblouit, parle-moi de mon origine ; est-ce toi qui m'a créé ?

Je vois des globes immenses, innombrables, resplendissants de lumières ; la régularité parfaite de leurs mouvements et l'harmonie merveilleuse qui règne entr'eux m'enchantent et me ravit ; mais je n'aperçois en eux que des substances matérielles et grossières ; ils agissent d'une manière passive, aveugle et toujours uniforme. Ce qui les place infiniment au-dessous de moi, qui pense, réfléchis, agit librement, d'après ma volonté, d'après les plans que je me trace et les résolutions que je prends. Probablement, la même main qui a créé ces globes, les a lancés, les soutient au milieu des airs et dirige leurs mouvements si habilement combinés, a également créé mon corps et l'âme qui y entretient le mouvement et la vie ; mais cela ne m'apprend rien de positif touchant mon origine.

J'abaisse mes regards vers la terre et je l'interroge à son tour : O terre, parle-moi de mon origine, parle-moi de mon créateur ! Je contemple la hauteur des montagnes, la profondeur des vallées, l'étendue des plaines et des mers, l'étonnante variété des arbres, des plantes, des créatures animées ; l'alternative des saisons et des jours ; ici encore tout m'enchantent et me remplit d'admiration ! mais je n'aperçois également dans toute cette nature que des créatures matérielles, aveugles, incapables de penser, de réfléchir, d'agir par elles-mêmes, et à plus forte raison de me donner l'existence. Je reconnais de nouveau ma supériorité, et ne vois sur cette terre qu'une œuvre magnifique de la puissance créatrice que je cherche et que je ne découvre point.

Ici, je me sens forcé de reconnaître une puissance supérieure, qui a tout créé et qui gouverne tout avec une admirable sagesse ; c'est-à-dire, un Dieu, qui se cache à mes yeux, il est vrai, mais qui m'a créé moi-même, qui a tout créé

pour moi, et qui entretient continuellement en moi le mouvement et la vie : voilà mon origine, elle est divine ; je viens de Dieu.

O mon âme, qu'elle est glorieuse cette origine ! Y as-tu jamais songé ? Laisse les enfants du monde se glorifier de leur origine temporelle ; de la noblesse, de l'opulence et de la gloire de leurs ancêtres ; tu peux élever tes regards vers le ciel et t'écrier : voici mon berceau ; voici la demeure de mon père ; son nom c'est Dieu, c'est l'Éternel ! O que cette pensée est noble ! quelle est douce, qu'elle est consolante, qu'elle est ravissante ! qu'elle est digne de mes méditations, de mes contemplations ! Désormais je ne veux plus la perdre de vue : j'en prends la résolution.

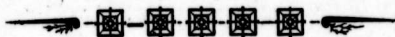
( à suivre. )



## Le BAPTEME des ENFANTS.



JADIS la première pensée de la mère, après la naissance de l'enfant, c'était son baptême. Les parents se refusaient à embrasser leurs nouveaux-nés avant que le sacrement leur eût fait des âmes nouvelles. Avant la naissance de son enfant, la mère avait reçu le sacrement eucharistique ; et quand elle sortait, sa première visite était pour l'église, où elle demandait les prières prescrites pour la cérémonie des relevailles. Mais c'était ainsi du temps de nos mères. Ah ! nous les aimions bien, allez ! (*Annales d'Orléans.*)



IHS

Le 10 Nov. la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne. "


**L'EXODE** des **BENEDICTINS**


**DE SOLESMES**

---

*Voici, sur cet exode, l'émouvant récit que publie M. Serge Basset dans le FIGARO :*

Sablé, 13 Septembre 1991.

**M**AIS oui, ils s'en vont !... Une grosse moitié a déjà quitté la France. Mardi, le Père abbé de Solesmes, supérieur général de la congrégation en France, prendra à son tour le chemin de l'exil. Samedi prochain, il ne restera plus sur les bords de la Sarthe — où leur abbaye charmante et hautaine plantait un décor de moyen âge — un seul des enfants de dom Guéranger.

On devine l'émoi dans le pays. J'avais à peine grimpé, hier, sur la patache qui fait le service des voyageurs entre Sablé et Solesmes, que déjà, me montrant de lourds camions chargés de malles, en face de nous, le conducteur — un grand diable avec des joues plus rouges qu'une pomme reinette ! — murmurait d'un air navré :

— Tenez ! Si ce n'est pas une désolation !.....

— Mais qu'avez-vous tant à perdre au départ des Bénédictins ? lui demandai-je brusquement.

Il me regarda de travers, enveloppa ses chevaux d'un large coup de fouet — qui, bien sûr, n'était pas destiné aux pauvres bêtes ! — et répliqua :

— Faudrait pas avoir de cœur pour pas être ennuyé de ce qui arrive — Vous n'avez pas l'air de vous douter qu'il y a des tas de monde *qui va* se serrer le ventre par là !... Songez donc que, entre les deux monastères, ils étaient là, près de deux cents personnes ! Deux cents personnes à nourrir... c'était bon pour nous, ça ! Et ils avaient fondé une imprimerie, les Pères. Tout le monde gagnait quelque chose avec eux — oui, tout le monde !... Toujours ils construisaient, donc l'ouvrier gagnait : carriers, maçons, sculpteurs, for-



gerons, décorateurs, allez leur en parler ! Le petit commerce de Sablé, comme notre bourg, vivait de Solesmes ! Qui remplacera ça, maintenant ?.....

Etant timide, j'ai généralement pour les cochers beaucoup de déférence : au moins pendant le temps qu'ils me conduisent. Tout de même, j'ai cru bon de vérifier l'exactitude des paroles de mon conducteur. Et je m'en suis allé chez l'adjoint de Solesmes.

Je n'ai pas regretté ma visite. M. l'adjoint Nail est un vieux fermier avec la figure rasée et les favoris à l'ancienne mode, tels que les portaient les paysans aisés de jadis. Il a soixante-quinze ans, en paraît soixante à peine, et sa conversation au tour pittoresque, que souligne l'expression joviale du visage, est pleine de charme et d'abandon. Il ne s'est pas fait tirer l'oreille pour me donner son avis, en brave homme qu'il est :

— *Ben sûr*, c'est un malheur *qu'ils* partent ! Je les ai vus arriver ici, moi, en 1834, avec le P. dom Guéranger, j'étais tout jeune, j'avais *ben* une pièce de cinq ou six ans. Ils n'ont jamais fait que du bien... *On dit qu'autrefois les moines recevaient la dîme, c'est eux qui la donnent aujourd'hui, en aumônes...* Il y a quelque chose de détraqué, bien sûr, dans le gouvernement. Sous les deux premiers présidents, ça allait encore. Mais maintenant, j'y comprenons plus rien. Pourquoi qu'on va avec les anarchistes, faudrait pourtant savoir pourquoi?... Tenez, not'député, M. d'Estournelles, c'est à rien y comprendre. On le croyait capable, et *pis* y traite les choses comme ça... *Y* vote contre les Bénédictins ! Ah ! ah, alors, voyons !... On peut dire qu'y s'est fourré le doigt dans l'œil, *ben* longuement ! Si seulement, y nous les faisait revenir, nos Pères !

Cette indignation, mêlée d'étonnement, de regret et de cette vague espérance : " Ah ! s'ils pouvaient revenir ! " — je l'ai retrouvée partout dans mon enquête à travers ce pays si riant que les mots d'exil et de proscription y détonnent ; à travers ce paysage d'une grâce, d'un calme et d'une si charmante douceur que pour le rendre, il faudrait Decamps ou Corot !...

Le soir, à table d'hôte, on était nombreux, et l'on causait ferme; en versant du petit vin Sablé, dont la lueur tombant des lampes éclaboussait, par instans, le flot rouge. On parlait naturelle-

ment de la loi sur les congrégations, des bienfaits répandus sur le pays par ceux qui s'en allaient..... Et, comme enflammées de colère, des phrases hardies et violentes éclataient, tels des pétards, autour de la table :

— Chasser ces religieux qui sont, avant tout, des savants, des lettrés, des grands artistes : quelle abomination ! — La France est en train de redevenir la terre des proscriptions !..... — Et vous verrez que ça ira de mal en pis ! — A moins que nous n'ayons la *chance* d'une révolution. — Ah ! bien oui ! — le pays est trop mou pour un *bon* coup d'Etat !.....

Et un gros négociant des environs concluait :

— Nous en sommes exactement au temps qui a précédé la Commune. Même démoralisation, mêmes symptômes anarchistes. Même aveulement des classes dirigeantes..... Ce départ des congrégations est le signal des violences futures.....

Mais un jeune abbé — visage doux, yeux de flamme — claironna tout d'un coup, par-dessus les conversations qui s'arrêtèrent net :

— De cette nouvelle épreuve, l'Eglise sortira plus forte. Les persécutions, c'est la plus sûre propagande de la foi... Dieu soit loué !

Ce matin l'exode continuait à Solesmes. A six heures du matin, cinq voitures entraient dans la cour de l'abbaye de Sainte-Cécile, et dix-sept religieuses — costume noir et béguin blanc — descendaient le perron du blanc monastère. Dans la cour aux parterres fleuris, des pères, des mères les attendaient, et si la scène fut courte, elle fut singulièrement poignante. Derniers embrassements, adieux coupés de sanglots, visages mêlant leurs larmes et leurs espérances, peut-être ! Propos déchirants, recommandations suprêmes. On devine la scène ; je n'aurais pas le courage de tenter de la décrire.....

Puis, la haute silhouette de l'abbé de Solesmes, le révérendissime dom Delatte, supérieur des deux maisons, apparut. Et ce fut le signal des étreintes, et des baisers encore, et les breaks se remplirent. De l'un à l'autre, dom Delatte, serré dans sa cagoule noire, avec la large croix d'or sur la poitrine, allait, avec de douces paroles et des gestes de réconfort !

— Allons, mes enfants ; il est l'heure, Allons Bon voyage, et que Dieu vous conduise.

L'émotion grandissait. A un nouveau signal de dom Delatte, les voitures s'ébranlèrent. Des chapelets sortirent des poches, et, à travers les rideaux des breaks, on ne vit plus, courbés sur leur rosaire, que des béguins blancs et noirs secoués d'angoisse, et de pauvres femmes qui sanglotaient éperdument. Les malins diront-ils que ce fut sensiblerie, et les sectaires, joie de quitter la France ?

A dix heures, c'était le tour des religieux. Aussitôt après la messe conventuelle — pendant laquelle j'avais admiré dans sa haute stalle abbatiale, la noble physionomie, et l'admirable contenance de dom Delatte, accablé sous le chagrin, le cœur serré de douleur devant la disparition de ses enfants et les amertumes de l'exil, mais se redressant à force de foi et d'énergie — aussitôt après la messe conventuelle, les vingt-trois religieux partant, se réunissaient dans la cour du couvent... L'abbé prenait la tête de la petite troupe et, simplement, comme pour une promenade, — les religieux — quelques-uns, la tête, malgré eux, retournée vers leur chère maison, — partirent, leur bréviaire sous le bras, quelques-uns avec petit nécessaire de voyage à la main.

Sur le bas des portes, les hommes et les femmes, l'air désolé, saluaient très bas, sans un geste, sans un cri, sans un murmure. Je savais que, depuis quinze jours, dom Delatte avait fait supplier par ses amis et suppliait lui-même les habitants de rester calmes et de laisser partir ses religieux sans l'ombre d'une manifestation.

Les moines allaient, causant ; quelques uns récitant leur chapelet. Et dans le petit chemin vert, sur les ponts de Sablé, à travers les rues de la ville, il y avait autour d'eux une rumeur de respect et de sympathie qui grandissait à mesure. Des femmes s'essuyaient les yeux, quelques-unes tendaient leurs petits vers l'abbé qui saluait, très grave.

Un instant, au détour d'une rue, des cris discrets partirent :

— Vivent nos religieux !... Vive Solesmes.

Dom Delatte parut contrarié, et la petite troupe pressa le pas.

Au balcon d'un rez-de-chaussée sur-élevé, deux femmes gémissaient, et la plainte de l'une s'éleva dans la rue :

— Mon Dieu ! mon Dieu !... Je serai morte quand ils reviendront !...

Jusqu'à la gare, dom Delatte n'avait pas faibli. Mais sur le quai, entouré de la foule, quand ses religieux s'approchèrent pour l'embrasser, il me semblait que ses yeux rougis se mouillaient de larmes. Mais il ne raidit et repoussa doucement les religieux qui s'approchaient :

Dites-moi simplement au revoir, mes enfants... Oui, au revoir..

Alors, ce fut une scène touchante dans sa forte simplicité. Parmi la poussière du quai, un à un, les religieux s'agenouillèrent devant le Révérendissime et, tous, prosternés, ils baisèrent l'anneau, signe de son autorité spirituelle. Et lui, très pâle maintenant, et l'angoisse de son cœur déchiré bouleversant ses traits, il s'efforçait de sourire :

— Allons ! A bientôt, mes enfants, à bientôt, en Angleterre !...

## Les Congrégations.

### Etat des demandes d'autorisation au 30 Septembre au soir.

Les Congrégations non autorisées ont seules besoin de l'autorisation législative. Voici la situation des demandes du 30 Septembre :

**Femmes.**— Il existe **606** Congrégations possédant  
2 282 établissements. Sur ce chiffre, **206**  
ont demandé l'autorisation, et possèdent  
1 227 établissements.

**Hommes.**— Il existe **147** Congrégations possédant  
2 010 établissements ; **45** ont demandé l'au-  
torisation, possédant 1 740 établissements  
(1).

(1) Cette proportion d'établissements vient en partie des 400 écoles à un seul Frère de la Congrégation de Lamennais.

On a souvent grossi les chiffres de demandes d'autorisation en y ajoutant les demandes faites par les autorités en vue de régulariser la situation d'établissements annexes, demandes qui ne donnent pas lieu à l'autorisation législative, mais à un simple enregistrement au Conseil d'Etat ; de ce nombre sont les Filles de la Charité autorisées qui demandent des décrets pour 965 écoles.

Au 3 octobre, toutes les nouvelles confirment le départ de nombreuses communautés.

### **Déclaration des Provinciaux de la Compagnie de Jésus**

Les Provinciaux des quatre provinces de la Compagnie de Jésus en France, Paris, Lyon, Toulouse, Champagne, adressent aux journaux un document d'une grande logique et d'une lumineuse clarté, afin d'expliquer pourquoi les Jésuites refusent de solliciter l'autorisation dans les conditions de la nouvelle loi.

En résumé, ils déclarent qu'avec tous les religieux qui ont pris le chemin de l'exil, ils n'ont point trouvé de conciliation possible entre le gouvernement qui aggrave chaque jour la loi, qui porte atteinte aux droits de l'Eglise, et le Saint-Siège qui déclare " ne pas permettre qu'on méconnaisse ou amoindrisse l'exercice direct et immédiat de son autorité suprême sur les Ordres ou Instituts religieux. "





# RESTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

## CHAPITRE XXI.

( suite. )

Un garçon, l'air insolemment obséquieux, vint aussitôt essuyer la nappe, lui apporter une serviette..... " Une serviette ? fit Isidore..... pas besoin !....." Et il la plaça, sans y toucher, à côté de lui. Des messieurs biens mis dinaient sans causer à la table voisine.....et le jeune paysan eut le pressentiment que tout devait être cher dans cette boutique-là. C'est bien plus beau qu'à l'hôtel du Nord de Noyon, pensait-il, sûrement la note doit être salée !

Pour l'atténuer il se dit qu'il ne boirait pas de vin..... Une soupe.....s'il avait seulement une bonne soupe là, bien chaude, certainement, cela ferait rudement du bien où elle passerait.....

" Une soupe, dit-il au garçon, donnez-moi une bonne soupe " — Monsieur veut dire un potage ? " demanda assez froidement le domestique. Isidore rougit devinant qu'il avait dû dire une balourdise ; quelques instants après, le garçon mit une assiette devant lui..... une assiette de potage ; il y en avait bien trois cuillerées..... et il était presque froid..... Le jeune paysan, sa valise entre les jambes, n'osa rien dire ; il serait resté là, rien que pour le plaisir d'être au chaud, à l'abri de cette pluie exaspérante qui le glaçait jusqu'aux moelles. Il ne toucha guère à la viande, prit quelques légumes, et refusa le désert. Ce qu'il avait mangé n'était rien en comparaison des assiettées magistrales qu'il absorbait au Ruault, qu'il aurait absorbées ce soir même, si une angoisse vague ne le serrait pas à la gorge, si, au lieu de cet air de Paris, il eût respiré par la fenêtre ouverte l'air du pays natal, les deux coudes sur la table paternelle.

Le garçon apporta la note dans une assiette. Isidore fit un soubresaut. Malheur ! ..... 6 fr. 75.... le gain d'une semaine..... Tous les yeux étaient alors fixés sur lui. Evidemment, dans le restaurant, on s'attendait à une petite scène..... peut-être même à ce

qu'il ne payât pas. Le malheureux le comprit. Péniblement, mais sans rien dire, il chercha dans sa poche, en tira sa pauvre bourse ; et, lentement, en homme qui connaît le prix de l'argent, et les sueurs qu'il a fallu verser pour le gagner, il paya tout : 2 francs pour une bouteille de vin à laquelle il n'avait pas touché ; 1 fr. 50 pour une côtelette de six sous ; 0 fr. 25 pour une serviette qu'il n'avait pas dépliée ?..... Le garçon, narquois, recevait les pièces d'un air moqueur et pressé ; il n'avait jamais touché une charrue, celui-là, pensait Isidore, il ne sait pas ce que ça représente à la campagne..... 6 fr. 75..... si on m'avait dit que je payerais un méchant dîner 6 fr. 75 !... enfin, faut bien payer les glaces, les chaises, les voisins qui se moquent de vous. Et, sans rien dire, chargeant de nouveau sa valise mouillée sur son dos, il passa entre deux files de consommateurs curieux et intrigués, puis sortit sur le boulevard.

Il pleuvait toujours. D'abord, il ne s'en aperçut pas. Il n'avait que cela en tête : 6 fr. 75 ; maintenant que les regards ne se braquaient plus sur lui, les larmes lui montaient aux yeux 6 fr. 75 !... ils auraient dîné à trois une demi-semaine avec cela à la ferme !...

Mais ce n'était pas encore fini, il ne pouvait pas passer la nuit dehors avec un temps pareil ; seulement une résolution tenace avait germé en sa cervelle, il ne voulait plus, absolument plus, dépenser un sou ce soir..... C'était là ce qu'il y avait de plus clair, de plus arrêté dans sa tête de paysan ; il avait renoncé à découvrir le Nanglart, et descendait maintenant à l'aventure, du côté de la porte Saint-Martin. Il marchait, la tête vide, les jambes lasses, trainant son sempiternel bagage..... c'était ça Paris..... ? Il y avait deux heures qu'il était arrivé, son corps était déjà malade et sa bourse presque à sec. De plus, il ne se mettrait pas à travailler demain. Evidemment, il serait brisé... Travailler... ? mais d'abord où en trouver du travail... ? Enfin on verrait ; ce qu'il fallait maintenant, c'était dormir, c'était se mettre définitivement à l'abri de cette pluie énervante qui tombait toujours ; il n'en pouvait plus, il en avait assez... trop !... Et sur son visage lavé par l'eau, passait déjà une expression de douloureuse révolte. A ce moment, deux sergents de ville apparurent, le capuchon relevé, l'air maussade, grognon. Isidore les aborda, leur exposant son cas.

Ils le laissèrent d'abord parler sans répondre ; puis, brusquement, l'un d'eux l'interrompit : " Avez-vous vos *papiers*... ? " Ce mot de "*papiers*" a sur certains habitants de la campagne un effet terrifiant. Les *papiers* constituent la preuve de tout, et, comme on ne les porte jamais sur soi, l'individu interpellé a des chances de passer pour vagabond, pour pis encore, jusqu'au moment où il les aura fait venir.

C'était le cas d'Isidore... des papiers.....? il n'en possédait pas le moindre, pas même une lettre de recommandation du maire ou du curé de son pays.....A tout hasard, et pour se donner une contenance, il fouilla dans la poche de sa blouse et en tira une carte de Clément Valmont, étudiant en médecine à Paris, rue Madame ; c'était une carte que Got lui avait donnée à son départ de Noyon, et qu'il ne comptait guère utiliser, sachant à quel point Clément était opposé à sa venue à Paris.

Les sergents de ville la tournèrent, la retournèrent ; puis, moitié par paresse, moitié par conviction, laissèrent partir le paysan, en lui indiquant l'asile de nuit de la rue de Tocqueville... Et le voyage recommença à travers les rues, les chaussées, les boulevards ; sur n'importe qu'elle route de campagne on se serait détourné, on aurait jeté un mot d'encouragement, de commisération à cet homme, qui avait l'air de souffrir sans présenter pourtant l'apparence d'un mendiant ; Isidore était habitué à cet échange de bons procédés : une seule parole, un simple salut, cela redonne, à la campagne, entrain et vigueur aux jambes : on ne se sent pas abandonné, on est connu, on se tient. Ici c'était l'indifférence la plus parfaite, il aurait pu tomber, là, dans le ruisseau, des indifférents se seraient approchés, les uns auraient dit : " C'est un ivrogne ! " D'autres seraient allés chercher l'inévitable sergent de ville, et le paysan se serait retrouvé, épave gênante au milieu de l'indifférence générale, au Dépôt ou à l'hospice..... en attendant le pavé de Paris.

Quand il parvint à la rue de Tocqueville, Isidore était éteint. Des employés eurent pitié de lui, et lui permirent de passer la nuit. Malgré l'irrésistible sommeil, le paysan, habitué au grand air, eut une hésitation à l'odeur, à la vue de la salle.

Écroulés, anéantis de fatigue, d'autres hommes dormaient là, avec des attitudes de cadavres ; les uns portaient des habits d'ouvriers, usés, limés, trempés par la pluie du jour ; mais d'autres étaient en redingote noire, en pardessus, habillés en "messieurs," comme on dit dans les campagnes ; quelques uns, malgré le froid humide, avaient retiré leur veston pour ne pas le friper. Il planait sur toute la salle une atmosphère lourde, un silence de mort, coupé de temps à autre par un brusque réveil, un ronflement, un cauchemar, un accès de toux ; puis, de nouveau, au milieu de cet air vicié, respiré cent fois, chacun se rendormait, effondré de sommeil, laissant la nature réparer ses forces, retremper ses énergies profondes pour les lendemains de lutte, de faim et de misère.

Isidore retira sa blouse qui ruisselait, et, tout grelottant, s'étendit, les jambes raidies, la tête sur sa valise.

Dors, pauvre paysan égaré dans le tourbillon parisien ; dors au milieu des meurt-de-faim et des sans-le-sou, toi qui as tout chez toi !... Dors au milieu des voyous et des escarpes, toi dont le nom est intact !... Dors heureux, car enfin, tu dors dans ton rêve, dans ce Paris... la ville désirée où l'on gagne parfois jusqu'à 10 francs par jour !

## CHAPITRE XXII.

Un matin de novembre, à 4 heures, c'est la nuit noire.

Dans un abominable galetas meublé... et quels meubles !... au sixième, un homme se lève. A tâtons, il cherche ses habits de miséreux ; tant bien que mal il s'habille, se dépêchant, dans l'ignorance de l'heure qu'il peut bien être ; puis, lourdement, avec ses gros souliers de paysan, il descend l'escalier graisseux dans lequel stagne l'odeur écœurante des plombs et des eaux ménagères.

Dans la rue, il n'y a encore personne. L'air est froid, humide, vous glaçant jusqu'à l'intérieur de la poitrine. L'homme le sent, et, frileusement, entoure son cou d'un mouchoir à carreaux. Dans cet ouvrier, on ne reconnaîtrait plus le robuste paysan débarqué, il y a deux mois à peine, sur le quai de la gare du Nord. Paris use vite, et surtout ceux qui n'ont pas été élevés, dès leur enfance, dans son atmosphère anémiant et fiévreuse. Les traits d'Isidore se sont

allongés, les joues ont disparu ; le teint, jadis très clair, est devenu jaunâtre ; la bouche a quitté son expression presque enfantine, pour en prendre une autre crispée, aigrie, révélant l'homme qui a fait déjà la rude connaissance des épreuves de la vie.

Rude, oui, le mot n'est pas exagéré, car Isidore mène depuis un mois une vie que les forçats ne supporteraient pas. De magasin en magasin, d'usine en usine, de connaissance en connaissance, il va, mendiant une place, une recommandation. Dans les bureaux de placement, on lui a surtout demandé de l'argent ; dans les fabriques, on l'a éconduit avec des mots impatientés ; quant aux lettres de recommandation, il en a tellement, et elles lui servent si peu, qu'il ne les emporte même plus.

Comment a-t-il vécu pendant tout ce mois ? Il ne le sait pas lui-même ; Clément lui a envoyé 20 francs ; le bureau de placement en a exigé 10..... Il a mangé presque uniquement sur le reste..... et mangé quoi ? la nourriture frelatée des mastroquets excentriques, le pain<sup>de</sup> farine douteuse, et les viandes inférieures des boucheries de barrières ; il s'est soutenu avec de l'alcool abominable, à deux sous le verre ; grâce aussi au vin de raisins secs, coloré de rose trémière, mortel pour les estomacs obligés de l'absorber. Il a été exploité par tout le monde, même par des camarades, ouvriers comme lui, qui l'on obligé, chez son traiteur, à offrir des tournées qu'il n'a pas encore payées.

Ce matin, il est parti à jeun, comptant trouver des marchands de vin ouverts sur sa route jusqu'à Clichy ; il y prendra le verre d'alcool qui, tombant dans l'estomac vide, donne ce coup de fouet terrible, dont l'habitude constitue pour l'ouvrier un lent et véritable suicide.

Cela coûte trois sous à Clignancourt, mais il connaît des *dars*, voisins des fortifications, où il aura la même consommation pour un sou de moins, et il se réserve.

En attendant, il marche mal, lourdement ; ses pas éveillent dans les longues rues désertes des échos étranges. Il y a loin de Clignancourt aux bords de la Seine, où se trouve l'usine à gaz de Clichy-la-Garenne. Peut-être, ce matin, sera-t-il plus heureux ; peut-être enfin le contremaître hargneux dira-t-il le "oui" tant désiré !



Le bruit a couru hier qu'on allumerait aujourd'hui une batterie nouvelle : c'est quarante hommes à embaucher, seulement, voilà ! il y a les anciens ouvriers qu'on reprend toujours les premiers ! Mais, en se dépêchant, en arrivant de bonne heure, qui sait si l'occasion bienheureuse fuira toujours à mesure qu'on la poursuit, et si, ce soir, il ne pourra pas écrire à Noyon : " Cette fois, j'y suis !..... "

Voici déjà les fortifications, la barrière où les douaniers sommeillent, assis sur leurs chaises et les genoux au menton. Dans les quartiers excen:triques, on commence à s'éveiller : par ci, par-là des cochers, des hommes d'équipe commencent à apparaître sur les trottoirs.

Alors, subitement, il a l'impression que peut être il est en retard, et le voilà qui se hâte. Devant lui, le boulevard National aligne les perspectives monotones de ses habitations ouvrières ; puis, à gauche, la longue rue des Chasses, avec son interminable mur d'enceinte, où, comme de lugubres sentinelles, s'élèvent tristement les cheminées de fabriques ; puis, là bas, une lourde porte grillée, la porte de l'usine à gaz, du paradis rêvé, où des hommes attendent déjà. Il y en a qui ont passé la nuit devant elle, pour se présenter les premiers au chef d'équipe ; d'autres sont venus à 2 heures, à 3 heures du matin, grelottant sous la bise infecte qui se lève de la Seine. Car le grand égout collecteur est là, tout près, à 50 mètres, dégorgeant à vagues pressées toute l'ordure de Paris, mettant sur les bords du fleuve une sorte de lave ignoble, accumulée par la production continue des gaz méphitiques, qui fermentent et bouillonnent, au milieu des flots épais et noirs comme des floraisons de pourriture.

Isidore est mal reçu : chacun se hérissé devant ce nouveau concurrent, qui affaiblit d'une unité les chances des autres. Des Italiens, des Belges le bousculent, l'injurient ; pour un peu on se battrait là, dans la nuit. Oh ! la terrible lutte pour la vie dans certains quartiers ouvriers de Paris ; mais Isidore, très affaibli par les privations, ne répond guère ; d'ailleurs, d'autres ouvriers arrivent encore, puis d'autres, qui détournent l'attention et augmentent les colères ; ils sont bientôt 60, 80, 100, qui se détachent en ombres

fantastiques sur la grande lueur rouge, sinistre, incendiant le ciel au-dessus de la cour, ou le coke enflammé est roulé au sortir des cornues.

Il y a des moments de lassitude, d'énervement, impossibles à rendre, dans ces attentes sans illusion, où l'espérance est presque nulle, ou l'on compte seulement sur un hasard heureux. Isidore dont la foi était encore bien vivante, disait un bout de prière en piétinant dans la boue humide ; il implorait à voix basse saint François-Xavier et saint Antoine de Padoue, tous deux très honorés à Noyon. Cela lui fit trouver le temps moins long.....

Puis un grand cri, presque sauvage, le rappelle à la réalité : ce sont les ouvriers qui ont aperçu là-bas, dans la cour, le falot du maître d'équipage, qui se balance en s'approchant. Le chef marche lentement, en homme qui sait son importance, et qu'on l'attendra ; ses traits sont durs, son expression froide, une moustache noire, commençant à blanchir par certains endroits, coupe d'une ligne sévère un visage de Lorrain. On sent que rien ne peut plus émouvoir cet homme-là, qu'il a vu toutes les misères : les femmes, leurs enfants aux bras, se sont traînées à ses pieds, le suppliant pour un mari sans travail depuis des mois ; rien n'agit plus sur lui : il sait le nombre et la force des hommes qu'il doit occuper : on passe devant lui, il vous regarde, vous écoute, prend votre nom, à cause des coups de presse qui peuvent exiger parfois d'impérieuses et subites augmentations de personnel ; puis une phrase : *Allez aux fours*. — *Allez au casse coke*, ou : *Attendez qu'on vous écrive*, ou bien encore : *Revenez lundi prochain*, et c'est tout.

Les élus entrent dans la grande cour pavée ; les autres, ajournés ou refusés, courbent le dos, et, dans la nuit blanchissante, reprennent tristement le chemin de leur galetas glacé. Or, ce matin-là, Isidore entra ; Diffenbach, le maître d'équipe, l'embauchait aux fours pour 4 francs !.....

Quatre francs par jour... presque 120 francs par mois, c'était le commencement de la fortune ; et pourtant Isidore ne tressaillit pas outre mesure.

Le bonheur arrive rarement au moment où il est le plus désiré, et la froideur qui l'accueille est faite des tristesses de l'attente. Les deux mains dans les poches, le paysan suivait Diffenbach sans rien dire, le long du grand mur de prison qui conduit aux batteries. D'abord, il devrait tous les matins, faire une heure et demie de chemin pour arriver à l'usine. Dans un mois seulement, il pourrait déménager, quand il aurait payé son logeur ; et puis, il pressentait qu'il faudrait les gagner, ces 4 francs, dans toute la rude acception du mot. Autrefois, dans les champs, quand ses chevaux et lui arrivaient au bout du sillon, les poumons haletants, le corps en sueur, on pouvait s'arrêter, s'essuyer le front, se reposer quelques instants, et ne recommencer le labour qu'après les forces bien revenues. Il était alors son maître, et personne ne le commandait dans son travail. Aujourd'hui, quand la grille de fer de l'usine s'était refermée sur lui, il avait senti que les choses changeaient. A l'heure présente, c'était dix, vingt supérieurs, avec lesquels il allait falloir compter ; il n'y avait pas jusqu'au concierge, sous les yeux duquel on était obligé de passer, et qui notera la minute précise de son arrivée et celle de son départ. Et puis, quand Isidore entra aux fours, il aperçut des regards mauvais qui se fixaient sur lui : d'abord il ne comprit pas, mais son incertitude ne dura pas longtemps.

( à suivre )

.....  
DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,  
A JEANNE D'ARC ( AYLMEY-EST. )